

## Passé et nomination

---

*Le « mystère » de la cure tient à la gravitation transférentielle. La fin, en principe, le dissipe, une fois que l'analysant a traversé la dépression induite par la rencontre avec la contingence dudit transfert. C'est ce moment que Lacan a formalisé sous le nom de *passé* et dont il a inventé la procédure – qui permet son authentification. Il serait donc incongru, puisque le *passé* est un recours au couplage analyste-analysant, de faire de celle-ci une démarche initiatique qui viendrait redoubler le « mystère » de la cure. C'est pourquoi PSYCHANALYSE persiste à publier les « actes » de cette expérience, cette fois en faisant part au lecteur des réponses de deux passantes nommées analystes de l'École dans l'Association de psychanalyse Jacques Lacan aux questions sur l'après-nomination.*

**PSYCHANALYSE** : La première question que l'on a envie de vous poser est tout simplement : pourquoi le *passé*, pourquoi l'avoir demandé au moment où vous l'avez demandé, et pourquoi à l'APJL ?

**Élisabeth Rigal** : La première fois que je me suis posé la question de le *passé* et que j'ai décidé de le demander, c'était en 1990 ; pas de chance, il y avait une crise à l'ECF. Il y a eu plus tard la séparation d'un certain nombre d'analystes, la création d'une autre école puis la création de l'APJL. Je n'ai pas demandé le *passé* à l'ECF puisque je faisais partie des personnes assez critiques, notamment par rapport à ce que je percevais comme étant un discours monolithique, ce qui est, je crois, une question pour un psychanalyste. J'ai donc attendu, et dès que le *passé* a été mis en place à l'APJL, j'en ai fait la demande. Il me paraissait important de témoigner de mon trajet de cure et de ce que je pensais être la fin, sur laquelle je ne reviens pas spécialement, même si j'ai mis un bémol depuis, au sens où je crois qu'il y a toujours quelque chose à réactualiser pour que la démarche analytique reste vivante, même si on n'est plus en analyse.

Le *passé* donc, c'est témoigner d'un parcours d'analyse, parce que finalement on a assez peu de témoignages, et il y a des choses à porter à la connaissance pour montrer qu'une psychanalyse, d'une certaine façon, « ça marche ». Comment ça a marché pour moi ? Ça a marché au sens où, je le dirais très rapidement, une angoisse

névrotique qui était insupportable et invivable est devenue une angoisse non plus permanente, mais occasionnelle, et qui est plutôt motrice et porteuse au sens où elle me permet d'être désirante plutôt que paralysée.

**Sophie Duportail** : J'ai fait la passe à l'APJL après avoir fait la passe à l'entrée dans l'ECF en 1992. Ensuite, j'ai repris une analyse et, dans l'après-coup de la fin de cette analyse, j'ai éprouvé le besoin de faire la passe à cause d'une insatisfaction qui me restait sur la fin de cette cure. La fin de cette cure s'était articulée sur un pari : je repérais des failles chez mon analyste ; au lieu d'aller reporter ma question chez un autre analyste censé ne pas avoir de failles, il me semblait beaucoup plus intéressant de repérer comment j'allais en quelque sorte faire avec la faille de l'Autre puisque, de toute manière, la faille de l'Autre était la chose à laquelle j'avais affaire.

La faille était réelle chez mon analyste, réelle et avérée. Je ne l'ai pas inventée, c'était une faille d'analyste, non pas juste une faille humaine. C'était en tant qu'analyste qu'il faisait des conneries pour de bon – pas que des conneries, la preuve ! C'est bien le genre de choses dont on dit après : « Un analyste a fait ça, mais c'est horrible ! »

Il me restait une insatisfaction à ce niveau, j'avais bien fait le pari de positiver cette insatisfaction, mais il me restait comme une question, éventuellement des restes de rancœur, des petites choses comme ça. Ce n'était pas entièrement fini, et ce reste-là, j'ai éprouvé le besoin d'aller en parler.

J'ai fait une passe beaucoup plus égoïste qu'Élisabeth, au sens où j'ai fait la passe parce que ça m'était offert et pour m'en servir. Je n'ai pas spécialement envisagé, parce que sans doute je l'avais fait beaucoup auparavant, la manière dont l'autre pourrait s'en servir. Et c'est aussi ce que j'ai trouvé formidable dans l'APJL : on peut faire la passe pour soi, si je puis dire. À l'autre de savoir si ça lui apporte quelque chose. C'est beaucoup plus intéressant parce que, du coup, je n'ai pas du tout ressenti de poids surmoïque, de poids de prérequis. Il n'y avait rien de tout cela. Je me suis sentie complètement libre de me servir du dispositif comme je l'entendais.

Je pense que ça, ce n'est pas sans une communauté autour. C'est bien sûr la passe, le dispositif, etc., mais c'est aussi toute une communauté qui accueille cette manière de faire la passe. Je vois tous les jours une communauté qui avance par rapport à cette question, une communauté dans laquelle quelque chose circule d'extrêmement différent de tout ce qui a circulé dans les autres groupes lacaniens auxquels j'ai pu participer, à savoir l'ECF et les Forums.

Je peux juste dire un petit mot sur l'insatisfaction que j'avais : mon pari a été aussi de passer à un désir dépassionné. Ce n'est pas évident, parce qu'on se demande :

« Est-ce encore du désir ? » C'était ça aussi que j'avais envie d'aller voir et soutenir dans la passe. Je voulais soutenir le passage au désir dépassionné.

**PSYCHANALYSE** : Il y a la demande de passe, il y a aussi le temps de la passe. On a du reste un aperçu assez intéressant de la question du temps et de la logique spécifique à l'œuvre dans ce temps par les témoignages des passeurs des cas A et B dans le numéro 4 de la revue. La deuxième question porterait donc sur le temps de la passe. Votre temps d'abord : combien de temps a duré cette expérience, et avez-vous repéré des effets singuliers liés ou non à l'irréductible du symptôme ?

**Élisabeth Rigal** : J'avais une espèce de détermination à témoigner. Le temps de la passe a duré environ deux mois, sur quatre ou cinq rendez-vous avec chaque passeur, dans une sorte de continuité sans accros.

Cela a-t-il été pour autant simple, parce que, dit ainsi, on pourrait le croire ? La grosse surprise finalement de ce témoignage, pour moi, a été de constater que quelque chose se réveillait, et que j'étais mal. J'étais mal parce qu'on ne réveille pas sans effets les vieilles choses, même si on les a déjà dites, parlées et travaillées.

Je pense aussi que j'étais mal (j'ai eu des moments d'angoisse très forts) parce que je me suis rendu compte que j'étais de nouveau dans un moment de passe. Il y a une dimension double à ce niveau-là. Des choses extrêmement importantes se passaient dans ma vie, c'était un moment charnière très fort de basculement, mais aussi quelque chose de la passe dans la passe. Il faut peut-être qu'il y ait passe dans la passe, ou il y a intérêt à ce qu'il y ait passe dans la passe.

De ça, j'en étais totalement ignorante en me présentant à la passe. Ça a été un effet de surprise très important. Peut-être est-ce le versant de l'irréductible du symptôme.

**PSYCHANALYSE** : Est-ce quelque chose qui relève d'une singularité ou est-ce que ça paraît généralisable ?

**Élisabeth Rigal** : Ce serait plus une généralité concernant la passe, mais c'est une position, je ne sais si elle est juste. Ce temps de basculement me renvoie quand même à l'irréductibilité du symptôme, c'est-à-dire que je pense en avoir retrouvé quelque chose.

Ce qui m'avait amenée à l'analyse était une demande concernant le savoir, que je voulais comme une fermeture, fermeture qui ne s'est pas produite, bien sûr, pendant ma cure. Et c'est peut-être aussi ce que j'ai réactualisé finalement dans ma demande de passe, en posant la question de la fin que j'évoquais tout à l'heure, pour me rendre compte que quelque chose restait ouvert.

**Sophie Duportail :** Pour moi, cela a duré assez longtemps. Il y a eu trois rencontres avec chacune des mes passeuses. J'habite à Rennes, mes passeuses étaient du Sud-Ouest, donc ce n'était pas évident de se rencontrer. Je n'avais pas envie de faire du forcing, on se retrouvait quand la rencontre pouvait se faire de manière simple.

J'ai dû faire la demande vers novembre et il y a eu deux entretiens avec chacune des passeuses jusqu'en juillet ; ensuite, en septembre, j'ai prévenu que j'avais fini, et en décembre on m'a dit que les personnes du cartel voulait en savoir plus. Puisqu'elles voulaient en savoir plus, j'ai insisté pour qu'elles disent à mes passeuses de me recontacter, parce que, dans la mesure où j'avais dit ce que j'avais à dire, je tenais à ce que ce soit les passeuses qui viennent me poser des questions. Sinon j'aurais été un peu à chercher : « Mais qu'est-ce que le cartel veut ? » Je ne m'étais jamais posé la question d'un vœu du cartel et je ne voulais surtout pas être là-dedans. Donc on s'est revues une fois aux environs de février ou mars, et la réponse du cartel est venue en juillet ou fin juin de cette année.

Sur l'évolution, je suis d'accord sur le fait qu'il y a quelque chose qui se passe pendant la passe. Je dirais que j'ai eu même un peu plus que ce que j'en attendais. J'ai vraiment réussi à avancer dans le traitement de mon reste d'insatisfaction, c'est-à-dire que mes restes de rancœur sont complètement tombés. Il y a eu une sorte de pacification.

Pour ce qui est de la fin du transfert, de la séparation d'avec l'analyste et du passage à autre chose, ça a été extrêmement efficace, et même plus efficace que je ne le pensais. C'est une expérience très riche, très intéressante.

Une des raisons pour lesquelles je me sens à l'aise dans l'APJL, c'est que j'y suis entrée avec ma guitare et mes chansons, qui sont exactement ce que j'ai retrouvé en analyse. Quelquefois, j'ai du mal à m'exprimer autrement qu'en chansons, parce que je dis beaucoup mieux les choses avec des chansons. Par exemple, je dis dans une de mes chansons : « Je suis fille de la lettre, rime tombée de deux êtres, je n'ai d'autre raison que celle de mes chansons », et c'est tout à fait vrai. C'est ma raison, je veux dire que c'est de là que vient ce que je tiens. J'apprends et je comprends le monde à travers ce que j'écris. Il est décisif pour moi que tout ne soit pas psychanalytique. J'avais dénoncé plusieurs fois quand j'étais à l'ECF l'idée d'un monde où tous seraient psychanalystes : vous allez à l'hôpital vous faire accoucher par une sage-femme, elle est psychanalyste, vous allez voir un médecin, il est psychanalyste, il ne vous soigne plus... Bref, l'horreur absolue.

**PSYCHANALYSE :** Le singulier ne va pas sans nouages avec le collectif. La passe vous a-t-elle enseigné quelque chose de ce point de vue ? A-t-elle eu des incidences sur le lien à vos collègues, et pas seulement ceux de l'APJL mais au-delà ? De façon plus

large, la passe, du fait de l'éclairage et du relief qu'elle donne à l'expérience analytante, a-t-elle modifié votre façon de faire lien avec d'autres analystes, non-analystes, et analysants ou non-analysants ?

**Sophie Duportail :** C'est la cure d'abord qui a changé mon rapport aux autres. Indéniablement, c'est d'abord la psychanalyse. La passe elle-même, je ne crois pas. La nomination, oui, parce que là il y a une dialectique qui se met en place. À partir du moment où je suis nommée, on attend que j'en fasse quelque chose, et j'ai envie d'en faire quelque chose. Oui, ça change, surtout pour quelqu'un comme moi d'un peu désocialisée ou socialisée à côté, asociale non pas au sens où je n'aurais pas de relations humaines mais au sens de mon rapport aux institutions de manière générale.

**Élisabeth Rigal :** La passe a-t-elle changé quelque chose ? Comme Sophie je dirais non, pas en soi, à part cet effet de surprise que je mentionnais tout à l'heure, mais c'est un effet dans le temps, c'est-à-dire que ce versant de l'irréductibilité du symptôme est quelque chose qu'on retrouve à différents tournants, il suffit d'avancer un petit peu. La nomination, oui, change des choses, parce qu'une nomination est quand même une distinction. Quelque chose est reconnu à un moment donné, et donc ça a des effets dans la communauté, on n'est pas sollicités de la même façon.

C'est un versant intéressant parce que ça met un éclairage nouveau par rapport à la parole qu'on peut avoir, avec ce que je pense être un risque de « s'y croire ». Quelque chose me paraît tout à fait essentiel de ce point de vue à l'APJL : la nomination est pour un an. Ce n'est pas un titre, et surtout il ne faut pas que ça en soit un, parce que si c'est un titre, c'est foutu. Il y a une précarité à maintenir pour que quelque chose du savoir à acquérir, du côté de la psychanalyse, reste ouvert et puisse se propager, se dire, se répandre, se diffuser.

**PSYCHANALYSE :** Pourrait-on qualifier le dispositif de la passe comme un dispositif d'« expérimentation du faire-savoir » de l'expérience analytique ?

Et la formation du psychanalyste ? La passe contribue-t-elle aussi à la formation du psychanalyste ? Ne contribuerait-elle pas à l'articulation entre formation et transmission du discours analytique, voire à un nouage possible ?

**Sophie Duportail :** Vaste question. Je dirais que je suis tout à fait d'accord par rapport au faire-savoir, et je suis un peu sans voix car c'est une question tellement énorme...

**PSYCHANALYSE :** Essayons de reformuler autrement cette question. Au moment de la fondation de l'EFPP, en 1964, Lacan impute aux sociétés de psychanalyse existantes la responsabilité du tarissement du travail. C'est son reproche majeur, et à ce moment-là, il promeut le concept de transfert de travail. Il avance que « l'enseigne-

ment de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies d'un transfert de travail ». La passe a-t-elle eu des effets sur votre élaboration de savoir, sur votre transfert de travail et sur votre manière de parler aux autres ?

**Sophie Duportail** : Je dirais que je me sens plus humble, parce que la transmission se vérifie après coup. J'ai le souci de la transmission depuis toujours, et j'ai donc plutôt rabattu mes ambitions que le contraire. Dans le mouvement de ma dépression évoqué plus haut, je suis devenue aussi plus humble de ce point de vue.

On dit, on témoigne, on apporte ce qu'on peut, mais la transmission suppose toutes sortes de choses, notamment qu'il y ait quelqu'un qui ait envie de s'en emparer. Je veux dire non pas qu'il n'y a pas de transmission, mais que la transmission se vérifie après coup, on se dit : « Ah ! là il y a eu quelque chose ! » C'est difficile de le projeter parce qu'à ce moment-là on n'est plus dans la transmission, c'est difficile de dire : « Je vais transmettre. » Cela dit, on peut enseigner, c'est aussi un mode de transmission parfaitement légitime et respectable.

La transmission est aussi un état d'esprit qui suppose des prérequis : pour qu'il y ait transmission, il faut que celui qui transmet accepte de perdre quelque chose au profit de celui à qui il transmet. Il y a forcément un passage de relais, et ensuite c'est l'autre qui va devenir celui qui sait, celui qui a quelque chose à dire, etc. S'il n'y a pas cette idée que transmettre est faire passer un témoin, il ne peut pas y avoir de transmission.

Il faut accepter la perte. Nous sommes AE pendant un an, après il y en aura d'autres, et on va passer quelque chose. Et tant mieux s'il y en a qui s'en servent, on l'espère, mais au bout du compte ce sera la génération d'après ou même la génération de dans deux ans.

Pour revenir sur la passe, la nomination d'AE me donne envie de me remettre à faire ce que je ne faisais plus, ou plus tellement, ce dont je n'avais plus tellement envie, c'est-à-dire faire des interventions. Cela me donne envie justement parce qu'il y a eu la passe, la procédure, parce que j'ai été nommée AE. J'ai l'idée d'être redevable de quelque chose et d'essayer de dire quelque chose de ce que la cure m'a appris, de le transmettre à d'autres en ayant, grâce à la passe, vérifié le désir de l'autre d'entendre ça.

**Élisabeth Rigal** : La question de la transmission n'est pas facile. Il y a peut-être eu des moments où transmission et enseignement ont été confondus, alors que ce n'est pas la même chose. On peut enseigner des choses qu'on a apprises de sa cure en faisant des ponts avec la théorie, mais pas dans le sens d'une vérification de la théorie, parce que ça ferait virer la psychanalyse au dogme et je crois qu'on a vraiment intérêt à se dégager de ça. Voir ce qu'on peut extraire de la théorie et tenter de la porter plus loin, c'est là où un enseignement paraîtrait porteur.

La psychanalyse a changé beaucoup de choses dans ma vie, donc je crois que ce que je peux transmettre le mieux, c'est la façon dont ma vie, mon rapport aux autres a bougé. Je sais par exemple que quand je travaille avec des collègues, je ne fais plus pareil maintenant. Je ne fais plus aujourd'hui ce que je pouvais faire hier, et j'espère faire différemment encore demain, parce que j'ai un rapport notamment au savoir qui est plus délié et qui, je pense, fait plus facilement ouverture ; ce qui ne m'empêche pas d'être fermée à certains moments.

**Sophie Duportail :** Je voudrais ajouter un mot par rapport au transfert de travail. Ce n'est pas un concept que j'utilise, je m'en méfie comme de la peste, même si Lacan l'a utilisé. Parce que, pour moi, il y a dans le transfert une dimension de servitude volontaire et d'aveuglement. Il y a tout ça dans le transfert, il y a à mettre en jeu le savoir mais surtout pour qu'il reste fermé. Donc est-ce que le travail progresse par le transfert de travail ? Je n'en suis pas du tout sûre, j'aurais même tendance à penser que non.

**Élisabeth Rigal :** Merci de reprendre cette question du transfert de travail. Si on reprend ça aujourd'hui, c'est parce qu'à une époque il en a été beaucoup question. À ma connaissance Lacan ne le dit qu'une fois.

**PSYCHANALYSE :** Il ne le dit qu'une fois, mais il le dit de telle façon que c'est saisissant, parce qu'il le dit aussi pour son propre séminaire. Il veut par cette expression opposer le transfert de travail au travail de transfert.

**Élisabeth Rigal :** Cette question du transfert de travail fait écho justement pour moi à la lecture des séminaires de Lacan, qui sont des retranscriptions comme on sait. Presque à chaque séance, Lacan s'étonne non seulement du nombre des participants, mais aussi de leur silence et du fait qu'il aimerait bien en entendre quelques-uns l'ouvrir.

Par rapport à ça, quelque chose me vient sur un lien avec la passe : la question d'une forme d'impudeur à témoigner. C'est peut-être un peu risqué d'établir un lien avec la question du travail, mais je pense qu'à un moment il faut y aller avec quelque chose qui nous est intime, je ne dirais pas avec soi mais avec de l'intime. Si on n'y met pas cet intime avec le risque de l'impudeur, rien n'est possible !

**Sophie Duportail :** Je suis entièrement d'accord avec ce mot intime, et ce quelque chose de l'intime. C'est justement ce qui va s'opposer au transfert de travail, ce qui permet d'aller chercher ailleurs : laisser venir d'une part intime de soi quelque chose qui va vers le savoir. Bien sûr pas sans le rapport à la théorie et aux autres comme la rencontre, bien sûr pas sans la tradition. C'est cela le moteur du travail et non pas dans le transfert de travail et l'idée que c'est l'autre qui vous tire. Si on réfléchit

chit aux legs de Lacan, ce n'est pas ce qu'il nous a légué de mieux, les gens qui transféraient sur lui. Certes c'était une époque, mais ce n'est pas ce que j'aimerais garder de lui.

**PSYCHANALYSE :** On a parlé des effets de passe dans votre vie et aussi dans le lien social avec les autres, on a parlé des effets de la nomination, il resterait peut-être à évoquer des effets, s'il y en a eu, dans votre pratique d'analyste avec vos analysants.

**Sophie Duportail :** C'est difficile de cerner ce que seraient les effets de la passe par rapport au travail avec les analysants, mais c'est quand même le travail avec les analysants qui pousse à essayer de résoudre le genre de questions dont je parlais au tout début, essentiellement la question de l'insatisfaction. Maintenant, c'est la cure qui change d'abord le travail avec les analysants. La cure, c'est ce qui permet de laisser la place à l'analysant pour faire sa cure, c'est-à-dire qu'il vaut mieux ne pas être en train de faire sa propre cure avec son analysant.

Dans l'après-coup de la cure et de la passe, de la cure surtout, et de la résolution du transfert, je me suis rendu compte à quel point l'analyste ne sait pas grand-chose de ce qui s'était passé dans ma tête. Je pensais que mon analyste savait ce qui se passait dans ma tête, et dans l'après-coup, je m'aperçois que non. Donc en tant qu'analyste je sais très peu de choses de ce qui se passe dans la tête de mes patients, vraiment un minimum. D'ailleurs ça n'a pas d'importance parce que ce qui compte, c'est juste d'être à l'écoute des lapsus, des trucs et des machins sur lesquels on est là pour tenir et pour dire : « Allez-y. »

Dans ma cure, le moment de passe a beaucoup changé ma pratique et la procédure de la passe est sans doute en rapport avec mon désir dépassionné. La passe m'a permis d'aller vérifier que ce désir dépassionné était viable.

**Élisabeth Rigal :** Finalement, c'est la question du discours analytique qui est posée, qui n'est pas exclusivement, rappelons-le, du côté de la position de l'analyste. Ça on le sait, on le dit, on le redit, après la question, c'est d'en faire l'épreuve et c'est là où ça devient peut-être un peu moins évident.

J'aime bien ce que dit Sophie : effectivement, on ne sait pas ce qui se passe dans la tête d'un analysant, et il s'y passe beaucoup plus de choses que ce que l'analyste en entend. Le fait à un moment donné de me dire, à partir de la cure, que ça y était, que les choses pour moi étaient prêtes et que je pouvais m'installer comme analyste, m'autoriser à ça, je n'ai pas de qualificatif pour ça, a une dimension de sidération ; il y avait quelque chose qui était en instance et à ce moment, c'était là.